

# LES JEUX SONT FAITS

DEU a décidé, par la personne interposée des charlatans qui le représentent ici bas, qu'il fallait, en Espagne, reprendre le travail. Il en sera ainsi, puisque telle est sa volonté.

Pourtant, l'opération n'est pas aussi facile à réaliser qu'il paraît. Le mouvement tourne, se déplace et les éléments en présence changent continuellement. Rien n'est plus naturel, en raison de la situation économique catastrophique des salariés. Chacun s'inspire du précédent créé par les mineurs du pays basque et s'agit pour recueillir quelques miettes du gâteau, promis par Franco, qui ne s'est guère concrétisé jusqu'ici.

Le dictateur a prononcé dans la banlieue de Madrid, dimanche 27 mai, un discours devant plus de dix mille anciens mercenaires de la guerre civile. On comprend mal le choix de son auditoire ; il eût été tellement plus simple qu'il s'explique devant les ouvriers.

C'était la première fois qu'il prenait la parole depuis le début des grèves et beaucoup d'observateurs estimaient que son silence précédait des mesures d'apaisement. C'est au contraire un durcissement de son attitude qui a été enregistré, à la stupefaction de tous.

Il ne serait donc pas étonnant, même si partout le travail reprenait normalement, maintenant, qu'à brève échéance de nouveaux mouvements interviennent et qu'ils aient cette fois un caractère politique beaucoup plus accentué.

Le prolétariat espagnol est mystifié depuis 25 ans par un système répressif et régressif qui l'a amené, peu à peu, à une soumission presque complète. La promesse d'un avenir meilleur n'a pas été totalement étrangère à la création de ce climat, mais une trop longue attente finit par lasser ; c'est sans doute ce qui s'est produit, aggravé par le fait que loin de s'améliorer la condition ouvrière semble se détériorer chaque jour davantage.

Pour revenir au présent, dans les Asturies et en Biscaye, les métaux et la majorité des mineurs ont repris le travail. La lettre du cardinal primat Pla y Deniel, au ministre des affaires étrangères Castiella, dans laquelle il proclame son « adhésion au gouvernement et la non intervention de l'Eglise », bien qu'il approuve les demandes d'augmentation de salaires, n'est sans doute pas étrangère à cette évolution, de même que celle de la « Fraternité ouvrière d'action catholique » qui, si elle n'a, en aucune façon, contribué au démarrage des grèves est intervenue de façon décisive pour qu'elle prennent fin.

En Catalogne, la situation est actuellement stationnaire ; ailleurs, quelques nouveaux foyers s'allument, mais semblent sans grande importance sur le plan général.

En France, hier, pour la seconde fois en peu de temps, un mouvement de brève durée — 12 heures — dans le gaz et l'électricité a démontré, une fois de plus, que la grève n'est pas « une arme ébréchée » et quelles pourraient être les possibilités illimitées d'un prolétariat éduqué et sans complexe d'infériorité. La région parisienne, par cette simple grève corporative, a été littéralement paralysée, et sa vie mise en veilleuse.

Partant de cette constatation, nos frères de misère espagnole admettront avec nous que les moyens mis à notre disposition par une grève générale illimitée, intercorporative, internationale peuvent nous permettre d'atteindre tous les objectifs ; qu'il s'agit de l'élimination des tyrans, de l'abolition du capitalisme, de l'instauration d'une société harmonieuse, vraiment libre.

Il nous suffit de cela de faire preuve de courage, d'être objectifs, de réérer nos affaires nous-mêmes ; d'éviter surtout de laisser ce soin aux mystificateurs de la politique, des syndicats, des cadres, des Eglises, tous larbins ou tenants, parce que bénéficiaires, d'un système où tout est pourri.

Cette prise de responsabilités ne seule éviter de nous écarter du but à atteindre. Toute alliance avec des éléments qui suivent des routes absolument opposées à la nôtre doit être repoussée avec vigueur.

En France, actuellement, « sous prétexte d'efficacité », on tente de nous acquiescer avec Forc' Ouvrière et la C.F.T.C. Pour qu'il soit ce que ces organisations — appendices des partis politiques ou du Vatican — représentent, en raison de leur passé et du présent, c'est absolument impensable.

Contrairement à ce que ruminent certains auteurs de la collaboration n'est pas venue et ne viendra jamais. Nous ne pouvons avoir rien de commun avec ceux qui nous dénoncent et si, par extraordinaire, nos routes se révélaient parallèles pendant un court laps de temps, rien ne s'opposerait à ce que nous suivions la nôtre, sans compromission et sans diminuer notre efficacité.

Il faut abattre le capitalisme ! Qui peut nous croire assez naïfs pour collaborer avec les suppôts de celui-ci ? Collaborer, c'est capituler !

Il est odieux, alors que le seul bien réel est la vie, de voir les gouvernements, dont le devoir est de protéger l'existence de leurs sujets, chercher avec obstination des moyens de destruction. Si la guerre est une chose horrible, le patriotisme ne serait-il pas l'idée mère qui l'entretient ?

GUY DE MAUPASSANT

# LE COMBAT

De chacun selon ses forces C.N.T.

## SYNDICALISTE

A.I.T. A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34<sup>e</sup> ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 196

Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF.

7 Juin 1962

## REPOUSE A L'INVITATION D'UN JEUNE LA FOIRE AUX ESCLAVES...

AUTOUR DU DRAME ESPAGNOL

Les Jeunes Socialistes S.F.I.O. de Loire-Atlantique rappellent que le Parti Socialiste S.F.I.O. a toujours été le principal soutien des révolutionnaires espagnols dans leur lutte contre le régime totalitaire de Franco. Considérant la gravité des événements actuels en Espagne, en raison des grèves d'une ampleur exceptionnelle, les plus importantes depuis la guerre civile, rappelant que les leu- leurs révolutionnaires espagnols en ont milité au sein de l'Internationale Socialiste, les J.S. s'estiment habilités pour inviter les organisations démocratiques suivantes :

Auberges de Jeunesse, Amis de la Nature, Fédération anarchiste, Union démocratique des Anciens d'Algérie, Ligue des Droits de l'Homme, Fédération Léo-Lagrange, Libre Pensée, F.N.C.R., Syndicat national des instituteurs, F.E.N., U.N.E.F., C.G.T.-F.O., P.S.U., S.F.I.O., U.D.S.R., à se réunir, 20, Chaussée de la Madeleine, Nantes, le lundi 21 mai à 19 heures afin de dresser en commun un programme d'action dans le but d'aider les Travailleurs espagnols en lutte pour leurs libertés.

Le secrétaire fédéral, Alain Chénard.

Au citoyen Alain Chénard, secrétaire fédéral des Jeunes Socialistes, Parti S. F. I. O. — Loire Atlantique.

## BULLEIN ANTIRELIGIEUX

Notre planète est vieille de centaines de millions d'années.

La Vie, et donc l'Homme, apparut il y a quelques 600 millions d'années. Nos connaissances historiques ne remontent pas, pour l'instant, au-delà de 6000 ans avant J. C.

Habitués au milieu dans lequel nous vivons, façonnés par les péripéties de ses messages, nous avons des Dieux une idée assez simpliste, entretenue d'ailleurs par la démission intellectuelle, scientifique et morale du corps enseignant : il se agit sur les messages religieux sous l'hypocrisie prétexte de la neutralité ! La neutralité devant le Saviour ! Comment les hommes ont-ils découverts les dieux ?

A l'origine des sociétés, alors que les hommes vivent en clans, en tribus, tout leur appareil, comme étant doué de forces mystérieuses, de « mana », dont il faut s'attribuer la bienveillance, c'est la première phase connue de la vie primitive.

Les esprits des ancêtres, des forces magiques les guident, les trompent, les sauvent ou les détruisent : ils ont peur, et leur Peur grandit de leur impossibilité à s'expliquer les phénomènes naturels.

Ils font des sacrifices dans l'espoir de se protéger contre tous les dangers.

Mais ils se groupent, se rassemblent de plus en plus nombreux, pour se protéger, assurer leur sécurité physique et matérielle : c'est une nouvelle période de la vie primitive.

Les « périodes, les malins, les plus aptes jouent un rôle de premier plan dans cette ascension communautaire.

Ils dégagent des croyances multiples celles qui seront les plus respectées par le plus grand nombre. Peu à peu, les Dieux naissent, représentatifs de forces diverses. Ils finissent par s'incarner dans les chefs, les rois, les tyrans des nouvelles sociétés.

Nous entrons alors dans la période historique déchiffrée dans les objets d'art, les monuments, par les inscriptions. Au cours de cette évolution nous assistons à un triage, à une sélection des Dieux d'autant plus centralisatrice que grandissent les communautés et les empires.

Les croyances deviennent alors de véritables religions avec leurs rites, leurs prêtres et leurs Lois.

En incarnant les Dieux dans leurs chefs, les hommes se libèrent de leurs inquiétudes quotidiennes, de leur Peur : c'est désormais le roi, le Pharaon qui recevra les instructions des Dieux concernant le gouvernement des peuples.

En Egypte, nous trouvons le dieu créateur : AMON, le dieu du Soleil.

Vous êtes jeune, le drame espagnol vous fait mal, cela est bon signe, mais ne dites pas que les J.S. (S.F. I.O.) s'estiment habilités pour inviter les organisations démocratiques suivantes :

Bien entendu, les socialistes adultes de la S. F. I. O. n'ont pas intérêt à cette liste ; bien entendu la vieille S. F. I. O. sclérosée, à pour sa propagande, pour son pardon de suivre « qui vous savez », besoin du dynamisme de ses J. S.

Je ne veux pas vous faire l'injure de ne pas connaître l'histoire de la guerre d'Espagne. Vous en avez lu l'histoire, les lachetés. Le drame d'aujourd'hui, c'est une suite, pas une fin.

Le peuple espagnol est victime de la politique malpropre des intérêts privés des vieux bonzes pourris par le réformisme politique, syndical, tous membres de l'Internationale bourgeoise, cléricale, militariste.

Jeune homme, votre appel est noble lorsqu'il est fait au nom des J.S., mais lorsque vous parlez du parti socialiste S.F.I.O., c'est faire preuve de lâcheté de veulerie. Nous, syndicalistes, et révolutionnaires, nous ne pouvons oublier que G. Mollet après le 13 mai 1958, n'a trouvé de solution pour le pays que dans le retour au pouvoir du général de Gaulle... qui souhaite beaucoup de bien à son confrère Franco.

Ce matin, sous bande de la « Vendée Libre », j'ai reçu « Nouvel Ouest », 20, Chaussée de la Madeleine, Nantes, adresse où se tiendra votre réunion. En première page de votre journal, un article : « Est-ce la fin du général ? » ; je reconnais dans son écrit l'auteur. Lorsqu'il se rendra à Paris, qu'il pose la question à G. Mollet, ou à quelques curés sectaires de groupe, les curés ont répondu à la phrase historique de G. Mollet, à qui nous disons :

« Ainsi certains gens, faisant les affaires des empressement s'introduisent dans les affaires. Ils font partout les nécessaires. Et partout importuns, devraient être chassés. »

Jeune militant, c'est très bien de vouloir aider les travailleurs espagnols en lutte pour leurs libertés ; mais je souligne que mes camarades dans le COMBAT SYNDICALISTE, de la C. N. T. et les revues de l'A. I. T. luttent pour une nouvelle Espagne qui n'acceptera aucun fascisme, de droite ou de gauche.

Jeune militant — j'ai 44 ans — je ne suis pas encore un « pas coté » à l'égard, mais je reste pour ceux de votre génération un « amorti », c'est à ce titre que je vous indique de lire « Les grands cimetières sous la lune », de G. Bernanos, d'une part, également « L'Espagne rouge et noire », de Jean Béraud, dans un numéro spécial du Crapouillot, de l'autre.

Jeune militant, je vous indique de nouveau qu'un de vos grands patrons — Vincent Aurioi — le 19 janvier 1955, au bar des Pyrénées, devant la section socialiste de Bègles, s'adressant au socialiste Marquet, déclara :

« Il n'est pas de joie plus pure et plus profonde que de pouvoir dire qu'on est resté fidèle à l'idéal de sa jeunesse ». Je tiens à vous signaler que Alain Chénard qui l'ex-président de la République française dans sa jeunesse fut anarchiste.

Je m'excuse de cette lettre, mais voir les jeunes socialistes faire un travail qui devrait être celui de la fédération adulte, c'est faire donner le « Marie-Louise » de l'empereur, parce que le « dernier carré » vient de succomber. Triste S. F. I. O.

Croyez, cher camarade, à mes sentiments les meilleurs.

Y. M. BIGET Vertou (L. A.)

à son confrère Franco.

Ce matin, sous bande de la « Vendée Libre », j'ai reçu « Nouvel Ouest », 20, Chaussée de la Madeleine, Nantes, adresse où se tiendra votre réunion. En première page de votre journal, un article : « Est-ce la fin du général ? » ; je reconnais dans son écrit l'auteur. Lorsqu'il se rendra à Paris, qu'il pose la question à G. Mollet, ou à quelques curés sectaires de groupe, les curés ont répondu à la phrase historique de G. Mollet, à qui nous disons :

« Ainsi certains gens, faisant les affaires des empressement s'introduisent dans les affaires. Ils font partout les nécessaires. Et partout importuns, devraient être chassés. »

Jeune militant, c'est très bien de vouloir aider les travailleurs espagnols en lutte pour leurs libertés ; mais je souligne que mes camarades dans le COMBAT SYNDICALISTE, de la C. N. T. et les revues de l'A. I. T. luttent pour une nouvelle Espagne qui n'acceptera aucun fascisme, de droite ou de gauche.

Jeune militant — j'ai 44 ans — je ne suis pas encore un « pas coté » à l'égard, mais je reste pour ceux de votre génération un « amorti », c'est à ce titre que je vous indique de lire « Les grands cimetières sous la lune », de G. Bernanos, d'une part, également « L'Espagne rouge et noire », de Jean Béraud, dans un numéro spécial du Crapouillot, de l'autre.

Jeune militant, je vous indique de nouveau qu'un de vos grands patrons — Vincent Aurioi — le 19 janvier 1955, au bar des Pyrénées, devant la section socialiste de Bègles, s'adressant au socialiste Marquet, déclara :

« Il n'est pas de joie plus pure et plus profonde que de pouvoir dire qu'on est resté fidèle à l'idéal de sa jeunesse ». Je tiens à vous signaler que Alain Chénard qui l'ex-président de la République française dans sa jeunesse fut anarchiste.

Je m'excuse de cette lettre, mais voir les jeunes socialistes faire un travail qui devrait être celui de la fédération adulte, c'est faire donner le « Marie-Louise » de l'empereur, parce que le « dernier carré » vient de succomber. Triste S. F. I. O.

Croyez, cher camarade, à mes sentiments les meilleurs.

Y. M. BIGET Vertou (L. A.)

de la révolution, elle doit permettre d'établir, à tous moments, les bases d'un avenir plus juste, égalitaire, où chaque individu ne sera plus condamné à vendre ses bras et son cerveau à un maître, à la puissance de l'argent, mais travailler, librement, au bien de tous, selon ses goûts, ses facultés, ses possibilités. C'est par une multitude d'associations, de fédérations, que les groupes d'individus, en pourront tirer le maximum de richesse de la terre et en faire la répartition à toutes les populations sans distinction de frontières.

Certes, la création des moyens de transports rapides des marchandises devra être poussée. Une multitude d'hommes travailleront à l'acheminement et à la répartition des richesses de la terre. Cette répartition accélérée constituera l'armature d'une société égalitaire où chaque être aura droit à la vie, où chaque homme aura droit au pain et aux fruits de la terre. La création de cette société égalitaire se heurtera au capitalisme qu'il faut vaincre, car lui seul est responsable de la famine qui ravage le monde et de la guerre qui fait perdre à l'homme toute sa dignité. Tant que les hommes ne reconnaîtront pas la nécessité de détruire le capitalisme, tous les projets d'établissement d'un avenir meilleur resteront stériles. Le capitalisme, qui détient tout son pouvoir des Etats, est l'ennemi de l'homme.

RENE VILLARD

Si on retranche de la société tous les individus professionnels de la violence et ceux dont ils garantissent le pouvoir ou l'oppression, on constate qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de détruire par esprit du mal ; il cherche, tout au contraire, à s'emparer et à s'évader du joug des servitudes et serait désireux d'apporter à la construction de l'avenir son effort personnel. Ce qui frappe le peuple, à l'appel des révolutionnaires, c'est qu'il n'entrevoit pas l'avenir et pense que critiquer les institutions actuelles, dire des vérités criardes, dénoncer les injustices primaires des Etats sont nécessaires, mais, avant de donner son accord à une transformation de la société, il entend connaître les avantages qui résulteront de la révolution.

Toutes les révolutions passées sont présentes à la mémoire de l'individu pour lui confirmer que l'action de la révolution, précédant la construction des bases nouvelles de la société, est criminelle. Prétendre que dans le feu de la révolution, pourra s'établir les bases d'un avenir meilleur, est vouer le peuple à la servitude sous le joug de nouveaux maîtres.

Les révolutionnaires d'aujourd'hui ne croient plus aux miracles, trop de sang versé à tort, les incidents, au contraire, avant toute action, de créer les matériaux de remplacement nécessaires à la société de demain.

Les révolutionnaires doivent apporter aux hommes des idées, des écrits, des études, permettant à chacun de développer ce qu'il croit juste et humain. Ce travail de démythification et de prise de conscience chez l'individu doit lui permettre de réaliser que l'avenir est dans une société collective, en tous les domaines, assurant à tous, par une participation de travail normale, pendant la période active de la vie, une existence heureuse.

Etablir des projets de base est nécessaire, ils doivent être considérés strictement comme des projets, modifiables selon les temps et les circonstances. Le principe de la révolution étant admis, on doit enregistrer les évolutions constantes qui peuvent nécessiter des modifications aux projets de base. Ces projets doivent avoir pour but d'enseigner aux individus ce qui doit être fait, comment cela sera fait, la part de chacun dans cette transformation de la société, les avantages qui doivent en résulter.

L'idée doit précéder la réalisation,

Plus on sacrifie aux préjugés des masses, plus on se rapproche d'elles, plus facilement on conquiert leurs suffrages, leurs mandats, plus on capte leur docilité, plus on les réduit au rôle d'instruments : ce sont là les méthodes usuelles de toutes les ambitions politiques et dominatrices.

Autrement dit : sacrifier la Vérité à l'illusion et souvent au mensonge !

La propagande n'est pas toujours éducation, tant elle redoute de rendre les hommes clairvoyants, plus impatientés et plus hardis. Aussi, ces esclaves sont-ils plus préparés à cette révolution permanente qui consiste à se dégarer des liens du Passé, à s'arracher à des rites sociaux et à des coutumes anachroniques, à se forger une souplesse intellectuelle telle, qu'elle permette de coller à l'évolution des techniques pour les faire participer à la libération de l'Homme.

Notre problème n'est pas dans le recrutement de cotisants, mais dans la prise de contact avec tous ceux qui, sans oublier les nécessaires, et la joie des consommations, se complaisent à nourrir leur intellect et à donner à leur Conscience les vertus sociales indispensables à ceux qui se font demain les pilotes dans un grand orage.

Notre problème, eu égard à tout ce que nous avons pensé, est d'assurer notre cohésion mentale, physique, organique, et, partant, de vulgariser avec insistance les méthodes exactes et évolutives qui permettront chaque jour, à nos forces révolutionnaires, de bâtir un nouveau monde sur une civilisation ensevelie sous sa fange, ses appétits cruels et son égoïsme insatiable.

Notre enseignement, comme tout enseignement, s'enrichit chaque jour par les apports nouveaux que le progrès scientifique propose à une économie conservatrice, sans autre succès d'ailleurs, que celui de développer ses appétits. Nous sommes devenus, dans un monde où les meilleurs hommes volontés s'égarant dans le chaos des contradictions multiples, le seul véhicule capable de la mise en valeur immédiate des terrains dénichés par la science : mais faut-il encrever que nous en prenions conscience.

Nous savons que l'âge du salaire est dépassé, parce que nous avons appris expérimentalement que la satisfaction des besoins cesse avec la sol-

lution des consommateurs, que le profit lui-même, se dégrade avec l'abondance, quand elle est le résultat des privations.

Nous savons, nous sentons — car notre silence dissimule mal notre honte — que réclamer un salaire minimum, quand une société se plaint de ne pouvoir écouler sa production, est une revendication aussi lâche que méprisable...

Pire, nous savons tous que la Mévente est la conséquence d'une distribution insuffisante du « pouvoir d'achat », et que nos maîtres ne savent monnayer davantage notre travail sans perdre leurs profits ; alors, à quoi bon s'attacher à un système périmé et inhumain ?

N'est-ce pas le rôle du syndicalisme d'enseigner, de répandre cette vérité élémentaire que : quel que soit l'aspect provisoire des conditions économiques immédiates, bénéfique à certains, affamant les autres, cette prospérité non distribuée est l'antichambre qui nous mène à l'abîme... Notre rôle n'est pas de nous accrocher à une facilité fugitive, de lui apporter notre précieuse collaboration, mais de préparer l'abolition d'un système économique et social qui ne peut prolonger sa durée que par un retour à la Rareté, cette honte d'un monde dépravé, qui admet la cessation de productions parce qu'elles ne sont plus rentables, alors que des millions d'hommes crèvent de faim !

L'économie capitaliste est dans le

désarroi, parce que, malgré son égoïsme, du fait de la concurrence mondiale sur tous les marchés, elle est dans l'obligation de produire de plus en plus, sans avoir la certitude de pouvoir écouler, de vendre sa production : la nôtre !

Et comme les esclaves de cette économie n'ont pas encore compris qu'ils ont atteint ce stade merveilleux de l'abondance, cette productivité qui permet de distribuer le Bien-être à tous, parce qu'ils restent attachés à la Valeur Financière, nous voyons les maîtres faire des efforts d'espérance pour réaliser un monde sans concurrence commerciale, limitant la production à ce minimum vital qui est l'entretien d'une collaboration aveugle entre les maîtres et les esclaves...

Notre recrutement souffre peut-être de notre volonté de vouloir sacrifier la vérité à l'illusion, mais en dernier ressort, nous restons le phare qui jette sur une mer démontée, un appel suprême à ceux qui se sont égarés sur une mer d'ignorance, d'ambitions malsaines, à tous ceux qui ont cru aux appels des politiques perverses, et qui voguent vers les abîmes de l'inconscience économique et sociale.

Puisse la Guerre n'être pas le geste désespéré d'une civilisation où, maîtres et esclaves confondus, sombreront dans une extermination qui miroite sur nos égarés comme une épée de Damocès !

Songez-y : esclaves à part entière !

J. B.

## Sur une simple phrase

Il n'est pas dans nos habitudes de citer les hommes de guerre ; nous sommes plutôt convaincus de l'insanité de leurs propos, dès qu'il ne s'agit plus de l'art de tuer. Mais, cette fois, il s'agit d'une phrase écrite par l'un d'eux, le maréchal Juin, et se rapportant à la Commune, ce qui ne saurait nous laisser indifférents. C'est dans une courte note de l'illustre guerrier, lue devant le tribunal au procès de Salet, que nous pouvons lire ceci : « Les désespérés de ce monde m'ont toujours inspiré, comme les Communistes de Paris, en 1871, contre lesquels le pouvoir avait pris des mesures propres

pour les pousser à la subversion. » Suivent ces quelques mots de Madeleine Jacob, qui rend compte du procès dans le journal « Libération » : « On respire mal. Quelque chose passe dans l'air qu'on ne saurait définir. Comme tout cela est trouble ! »

Et oui, tout cela est trouble, et l'on respire mal. Car tout de même, une coléite de peau, un galonard se mettant à plaindre les Communistes, cela nous gêne plutôt, cela nous offusque.

De quel droit, et qu'est-ce qui l'autorise ce descendant de Gallifet en ligne directe (sinon par la filiation du moins par l'emploi) à verser des larmes de crocodile sur les victimes de frotteux ?

Qu'il la garde pour d'autres, sa pitié, qu'il la garde, d'autant plus que personne ne peut douter qu'à la place des généraux versaillais il ne fût comporté autrement. De tous temps les chefs de guerre se sont rabattus sur les « ennemis » de l'interdit pour se venger de leur déconvenue sur les champs de bataille.

Mais il est d'autres « désespérés de ce monde » auxquels le maréchal pense sans doute beaucoup plus qu'aux fusillés de la Commune de Paris. Et ceux-là, ce sont ses anciens collègues, les soldats et officiers de l'O. A. S., les tueurs, les plastiqueurs, les extrême versaillais néo-gangaristes de l'Algérie française.

Pour tous ceux-ci, sans doute, la pitié qu'il leur réserve est sincère, et l'allusion aux Communistes n'apparaît plus alors que comme un alibi.

Car, franchement, y-a-t-il une commune mesure entre les deux, et les Communistes n'étaient-ils pas, en réalité les fellagas de l'époque, alors que l'on peut véritablement assimiler les Versaillais à l'O. A. S. d'aujourd'hui.

Et l'on peut bien dire qu'il manque singulièrement de noblesse le désespoir de ceux-ci, qui se confond sa bien avec la joie sadique du tueur fasciste ou la rage du soldat de profession obligé de plier, dans un avenir plus ou moins long, devant le pouvoir civil pour lequel il n'a jamais eu que du mépris.

Ceci dit, soyons juste et reconnaissons que la deuxième partie de la phrase en question n'est pas pour nous déplaire ! Le pouvoir, est-il écrit, avait pris des mesures propres à pousser à la subversion. Voilà qui est fort bien dit, maréchal, et sans doute dit en connaissance de cause, car, n'est-ce pas, il y a là aussi une allusion aux événements actuels.

Et les mesures dont il s'agit, aussi bien en 1871 que de nos jours, ces mesures toujours dictées par l'abus du pouvoir et par l'antagonisme de classe ont une dénomination bien définie aujourd'hui : Ce sont des provocations !

Et qu'il use de provocations, au lieu de la même, que sa cause est mauvaise, car il entend la faire triompher par la force, sans aucun souci de justice ou d'équité. N'est-ce pas ce que prétendent faire les gens de l'O. A. S., en tuant à tort, et à travers, afin de pousser les musulmans à la révolte massive, laquelle déclencherait inévitablement la bataille de rues et retarderait, peut-être pour longtemps, l'établissement de la paix en Algérie.

La défense d'intérêts particuliers permet parfois de définir une vérité qui serait toujours restée cachée. Les erreurs et abus de la psychotechnique n'eussent jamais été mis en évidence par les cadres égoïstes, si les seuls agents d'exécution, comme c'est trop souvent le cas dans certains services publics en avaient subi les méfaits.

Tous les spécialistes sont d'accord pour estimer que ces méthodes doivent être employées avec prudence et discernement, car elles reposent sur des notions bien fragiles (comme celle de l'intelligence, que nul n'a pu définir), et sont susceptibles d'être influencées par des circonstances temporaires (fatigue ou émotion du sujet, variations de ses capacités avec l'âge). La méseventure de soixante-six chefs d'entreprise américains apporte bien la preuve que la psychologie appliquée employée chez l'adulte normal n'apporte aucune des garanties que l'on est en droit d'exiger d'une méthode scientifique, et il y a

(Suite page 2.)

BLANQUET



# «La guerra civil española» de Hug Thomas

por J. MANENT

« Es el clásico cliché británico ».

J. PEIRATS

« POR las calles obreras borrachos bailaban con las monedas de monjas desenterradas... Así empieza, en sus primeras páginas de su libro en inglés Hug Thomas, al hacer referencia a los sucesos del mes de julio de 1909, en Barcelona. Si, es posible, muy posible, que algún ciudadano barcelonés sacara a la calle esqueletos humanos, de los muchos que se desenterraron en las iglesias y conventos que se quemaron y que, inclusive, bailaron con ellos. Y, si alguien hizo tal « herejía », que tanto asusta al autor del libro que hoy comentamos, quizás — y sin quizás también — sería mejor imputarla a la propia monarquía y al propio gobierno que, en aquella época regían los destinos de España, y no a los obreros. Y mucho menos que éstos estuvieron borrachos.

Cuando el señor H. Thomas nos habla de los sucesos de julio de 1909, y de una manera fugaz y sospechosa de Alejandro Lerroux, de la demagogia y violencia y del anticatalanismo del jefe radical, en su « ilustración » de las cosas de España, ya no nos dice nada más respecto al líder radical. Y por tanto, para situar bien las cosas — y las responsabilidades del porqué algún ciudadano tuvo el mal gusto de bailar con monedas de monjas — el autor las habría encontrado fácilmente, y en el propio personaje siniestro que fue Alejandro Lerroux. Puesto que el señor Thomas no le ha faltado documentación para informarse y que ella le ha servido para atreverse a escribir una « Historia de la guerra civil española », y puesto que hace referencia a Lerroux y a los sucesos ocurridos en Barcelona, en el mes de julio de 1909, tenía que haber empezado por explicar por qué y por quién el « Emperador del Paralelo » fue enviado a la capital catalana y con qué finalidades. Ya que él no lo hace — y sospechamos el porqué — intentaremos explicarlo nosotros. Y no para que se « entere » el señor H. Thomas, sino para que las nuevas generaciones de nuestro país, que están sedientas — y con razón — de saber lo que pasó en España durante nuestra guerra y el porqué de ella, se enteren con hechos históricos y verídicos.

Alejandro Lerroux fue enviado a Cataluña por « mandato » de un ministro monárquico liberal, Segismundo Moret. ¿Por qué? Pues para controlar a los movimientos catalanistas, y del « nacionalismo », los cuales habían formado una fuerza tal que los poderes tradicionales y centralistas del Estado español temían perder para siempre — del « regazo de la madre patria » — Cataluña y sus habitantes. Y es de justicia decir — en honor de la verdad — que la demagogia y verborrea de Lerroux logró, en buena parte, distraer fuerzas a aquellos dos movimientos antes citados.

Antes de los sucesos de julio de 1909, Lerroux publicaba el « famoso » artículo en el que decía: « ¿ Quemar los registros de la propiedad! ¡Matad! ¡Alzad las faldas a las novicias y elevadas a la categoría de madres! » Y después, para impedir los embarques de la juventud catalana para llevarla a Marruecos a hacerse matar, el pueblo se reúne en el puerto de Barcelona. Hay cargas de la policía, las cuales producen heridos. Y este mismo pueblo se desespera ante los dos atropellos de que es víctima y se lanza airado a la calle. Y se lanza contra el que él cree que es su enemigo tradicional y las iglesias y los conventos. ¡Y los quemó! ¿Qué ma las iglesias y los conventos pero no mata a nadie. Y mucho menos alza las faldas de las novicias y de las monjas para elevarlas a la categoría de madres, como le había aconsejado el gobierno de la monarquía española, por mediación de su elemento provocador Alejandro Lerroux García. El hecho de que algún ciudadano se emborrachara y se le ocurriera bailar con un esqueleto de alguna monja desenterrada, con todo y el « sacrilegio » que esto representaba a los ojos y al pensar del « puritano » inglés H. Thomas, tendrá que

convenir — sin que nosotros aprovechemos aquella danza de mal gusto — siempre fue mejor que no levantar las faldas de unas monjas, para hacerlas madres de verdad, y no matar a los curas y a los frailes como propagaba el jefe del Partido Radical por orden y mandato de la monarquía española.

Unos años más tarde, el día 13 de agosto de 1917 las dos Organizaciones obreras de España, Confederación Nacional del Trabajo y Unión General de Trabajadores decretan la huelga general revolucionaria en todo el país. En un manifiesto común que publican entre otras cosas declaran: « Pedimos la constitución de un gobierno provisional que asuma los poderes ejecutivo y moderador y proponemos la celebración de elecciones sinceras de unas Cortes Constituyentes. »

De este movimiento, del cual se hicieron responsables los comités de huelga nacidos de la CNT y de la UGT, Hugh Thomas lo comenta simplemente y con toda frescura en la página 11 de su « monumental » libro, de la siguiente manera: « A pesar de los hechos callejeros y de los atentados cometidos indistintamente por anarquistas o por provocadores, se impuso la ley marcial en Barcelona. » Y no dice más. No obstante, ya dice lo bastante — es su obsesión — de presentar a los anarquistas como asesinos profesionales. En cambio se guarda muy bien de decir quienes fueron los « provocadores », que « indistintamente con los anarquistas » provocaron los hechos callejeros y los atentados. Se lo diremos nosotros. Pero, para evitar ser tachados de parciales, nos limitaremos a echar mano de lo que explicó y escribió de todo aquello, una alta personalidad militar, la más destacada del año 1917, coronel Benito Márquez, en su libro « Las Juntas Militares de Defensa », que publicó en colaboración con el señor J. M. Capó, y que salió a la luz pública en Barcelona a primeros del año 1923.

Dice pues, el coronel Benito Márquez: « El proletariado, en Barcelona, estaba en huelga, y el ejército dudaba entre el Poder y la huelga. » « Los obreros han lanzado un manifiesto y unas instrucciones para la huelga ferroviaria y tranviaria. Las instrucciones del comité de huelga están inspiradas por la sensatez y la cordura. Prohiben, entre otras cosas, que se lleven armas. » « Los acontecimientos — citando el segundo día de paro general — que precisara la intervención de fuerzas superiores armadas en las calles. » « El capitán general de la región catalana — general José Marina — ordenó a ciertas tropas, entre ellas a tres compañías del regimiento de Vergara, a salir a la calle. Confianza los obreros dejaron acercarse. No creían que se atreviesen a tirar, a dar, y como por otra parte, el delito no era grave, esperaron confiados invitando a unos conductores de tranvía a que se sumaran a la huelga. » « Pero a los pocos momentos la realidad los sorprendió de espanto. Los soldados tiraban a dar; tiraban al corazón, a matar. Apuntaban bien, con rabia; había que demostrar la lealtad absoluta. » « El plan surtía ya sus efectos. Los soldados, dentro ya de la locura posterior del alma en ella; pusieron el refinamiento, la brutalidad de sus acciones contra el alma popular de la que ellos mismos eran parte. » « Disparaban contra las bocacalles, contra los balcones, contra los terrados, contra las puertas de los establecimientos cerrados y abiertos. Disparaban, locos; disparaban ciegos de rabia, azudados: « ¡Más, más! », gritaban sus jefes. » « Lo ocurrido en Sabadell corre parejas con lo de Barcelona. Apenas entraron en la ciudad, los soldados se entregaron a todos los desafueros. Fue tal la brutalidad de la invasión que los ciudadanos que conservan un resto de dignidad salieron en franca rebeldía por los fueros de la justicia. » Y sigue diciendo el coronel Márquez:

« La locura de Cataluña, con el episodio anotado, corrió parejas con la de Asturias. El general Ricardo de Burguete y Lana, escribió una de las páginas más mezquinas del ejército español, que vivirá perpetuamente en la mente de los asturianos. » « Porque, o tenemos un concepto erróneo de las cosas de España, o hemos de convenir en que hablar de partidos de insurrectos, de bombas explosivas, de saqueos, equivale a aceptar la falsedad de los hechos. Y éstos quedaron plenamente aclarados, afirmando con la lógica de las comprobaciones que en Ujo, Mieres, Llaneza, Lugones y en varios otros sitios, los únicos que saquearon, que mataron a las poblaciones indefensas, utilizando medios que se resisten a la pluma a narrar, fueron las fuerzas que cumplían órdenes del general Buguete. »

De manera, pues, que queda demostrado, y no por nosotros, sino que por todo un coronel del Ejército español, que los « hechos callejeros y los atentados » que cometieron, y los asesinatos también, en el mes de agosto de 1917, en España, fueron cometidos por las mismas autoridades, y no por los trabajadores y los anarquistas, los cuales, si intervinieron en las refriegas violentas, no hicieron más que defenderse de las brutalidades de que fueron víctimas por las fuerzas « guardadoras del orden y de la paz ciudadana. »

Al empezar la lectura de este « famoso y monumental » libro, como algunos críticos se han atrevido a calificar, ya nos dimos cuenta en seguida de la parcialidad del autor. Y así no se debe ni se puede escribir la historia de un país. Pero es que, aparte de la parcialidad que demuestra el señor H. Thomas, falsa muchos de los hechos que relata. Y esto, naturalmente, ya es más grave y más « sospechoso », en un historiador. Veamos, por ejemplo, lo que nos dice en la página 12, de su libro, y hablando de la dictadura del general Miguel Primo de Rivera y Orbaneja: « Aunque encarcerara a los que protestaban contra su gobierno y hubiera prohibido todos los partidos, no hubo ejecuciones por motivos políticos durante los siete años que estuvo en el Poder. » Esta afirmación que hace el escritor inglés H. Thomas es de un descoco formidable. O si no es descoco, es de una « ignorancia » premeditada que dice muy poco en su favor. (Continuará.)

# El mundo frente al fascismo

GIBRALTAR FREE WORKERS' UNION

Hemos esperado en silencio, pero con un silencio que nos quemaba toda nuestra existencia de seres idealistas y de hombres de sentimientos humanos, que alguien, esos que alardean orgánicamente de representar a la clase obrera gibraltareña, que salieran a la calle con algún escrito, patentizando su repulsa por el fascismo y condenando los infames atropellos y malos tratos a que son sometidos los heroicos mineros asturianos y vascos por el solo delito de pedir unas reivindicaciones económicas porque el jornal que perciben los viene arrastrando a la miseria. No, ninguna Organización en Gibraltar ha sentido en su carne la propia de aquellos heroicos compañeros que con desprecio de sus vidas, llevan aproximadamente debatiéndose con su huelga un más viviendo de la solidaridad de los trabajadores internacionales que no cesan de admirar esos compañeros españoles.

No, las Organizaciones obreras de Gibraltar sólo miran con los prismáticos de lo local, porque claro, después se sacan recompensas electorales y se aumentan amistades a través de la frontera. Pero he aquí que el Partido Laborista inglés eleva su grito de justicia a través de la emigración inglesa para patentizar su más enérgica protesta contra las autoridades fascistas que encarnan en Portugal y España.

Este organismo o pequeño grupo de trabajadores que pueden llamarse de cuantos adjetivos les vengan en gana, una su modesta voz a esos hombres libres para condenar con todas las fuerzas que la Naturaleza dio a nuestros organismos jóvenes y deseosos de lucha, la continua permanencia del fascismo en el mundo. Rodaron por los suelos aquellos formidables estandartes que simbolizaban a Alemania e Italia, también deberían por el peso abrumador del progreso social en la humanidad, rodar esos residuos fasciosos enemigos sistemáticos de la clase trabajadora que se padecen en el propio corazón del Mediterráneo y que llevan a sangre y a fuego por encima de la inmensa mayoría mundial: España y Portugal.

PARADERO  
Interesa saber el paradero de Juan Enseñat, El Periodista, que estuvo en un Sanatorio de la Savoye. Escribir a su cuñado, Manuel Buisán, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X.

Con los mineros de Asturias y vascos, con la clase trabajadora de toda España y con el gesto gallardo de esos heroicos estudiantes portugueses que reclaman en grito libertad de pensamiento y sindical, este grupo y con nosotros estamos seguros que también la clase trabajadora en general, nos ofrecemos en lo poco que podamos ayudar, a desmontar ese tinglado político que vive en estado de putrefacción después de tanta sangre y luto en todos los hogares proletarios.

«Asturianos de ayer del año 34 y asturianos de hoy del 62, simbolizad la viva encarnación de la libertad por la causa de los oprimidos! ¡Adelante, el progreso de las reivindicaciones del mundo!»  
Desde este rincón internacional, os saludamos emocionados  
La Unión de Trabajadores Libres de Gibraltar

SUSCRIPCION  
PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS  
MES DE JUNIO  
Lista 1  
Suma anterior 794 74 NF.  
Nantes: Elias Consejo 5; Aubagne: E. Nadal 10; Neuchâtel (Suiza), Romero H. 10; Combs-la-Ville: Casala 5; Martine 5; Nucleo Belga 464; Jury: Familia Roy, 20; Paris: Evaristo Bages, por venta de libros 29 95; Millera 5; Rafael Portero, de Lezrau 10; Familia Marin, de Houllies 16; Francisca Vega 5; Joaquín Satué 5; Abelló 10.  
Total 925 33 NF.

Advertencia de la Comisión a los compañeros, a las FF. LL., a S.I.A. y demás organismos interesados. Este es el primer mes que las subvenciones de « NF » a los compañeros beneficiarios no podrán ser enteramente devengadas.

JOSE BELLS  
Este compañero (83 años, solo en Francia y falta de salud), al decidir regresar a España para reunirse con su familia y saludar a los compañeros que colaboran en el sistema de ayuda a los viejos o inválidos a los cuales da sus expresivas gracias por las atenciones solidarias de que por su parte ha sido objeto.  
Por consiguiente, el compañero Bells causa baja voluntaria en el grupo de beneficiarios.

# COMUNICADOS

F. L. DE PARIS  
Un desamparado  
Un individuo, llamado Francisco Ruiz Solana, nacido en Santona (San Sebastián), se hace pasar por huérfano y a este título solicita ayuda, que nadie se deje sorprender por este sujeto, que no es más que un vividor sin escrúpulos.

F. L. DE DION  
Anuncia reunión general para el 10, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comedia, Plaza del Teatro. La Sección de Cultura y Propaganda comunica que tiene organizada una charla, que se celebrará el domingo día 10 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el local de la C.N.T. francesa, Vía Bolsa del Trabajo y en la que el compañero Luis Gallego disertará sobre el interesante tema « La juventud en la sociedad actual ». Paternal invitación a afiliados e implicantes.

F. L. DE MONTLUÇON  
Ponemos en conocimiento de las FF. LL. y compañeros que adquirieron boletines de la tómbola benéfica « España », organizada por la C. de R. del Macizo Central, que el sorteo de ésta tuvo lugar el día 27 de mayo del año en curso, habiendo salido premiados los siguientes números: Primer premio, 0368; segundo, 0139; tercero, 1721; cuarto, 1407; quinto, 0411.  
Por la C. de R., la Secretaria de Propaganda.

F. L. DE ALBI  
Pone en conocimiento de toda la militancia que para el domingo 10 de junio esta F. Local organiza una Jira al Lago St-Perriol. Por la mañana, un compañero del cuadro de oradores de la Organización dará una conferencia charla.

RUEGO  
Servicio Librería Soli  
Para evitar gastos de tiempo y dinero con las reclamaciones, rogamos el pago de todos los envíos pendientes.

F. L. DE DION  
Anuncia reunión general para el 10, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comedia, Plaza del Teatro. La Sección de Cultura y Propaganda comunica que tiene organizada una charla, que se celebrará el domingo día 10 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el local de la C.N.T. francesa, Vía Bolsa del Trabajo y en la que el compañero Luis Gallego disertará sobre el interesante tema « La juventud en la sociedad actual ». Paternal invitación a afiliados e implicantes.

F. L. DE MONTLUÇON  
Ponemos en conocimiento de las FF. LL. y compañeros que adquirieron boletines de la tómbola benéfica « España », organizada por la C. de R. del Macizo Central, que el sorteo de ésta tuvo lugar el día 27 de mayo del año en curso, habiendo salido premiados los siguientes números: Primer premio, 0368; segundo, 0139; tercero, 1721; cuarto, 1407; quinto, 0411.  
Por la C. de R., la Secretaria de Propaganda.

F. L. DE ALBI  
Pone en conocimiento de toda la militancia que para el domingo 10 de junio esta F. Local organiza una Jira al Lago St-Perriol. Por la mañana, un compañero del cuadro de oradores de la Organización dará una conferencia charla.

ADMINISTRATIVAS  
Sergio Gago, Miramas (B. du Rhône). Recibido giro 2.000 francos, no estamos de acuerdo con la fecha. Tienes pagados, según nuestras cuentas, con esta cantidad, hasta 30 de septiembre de 1961.

Adolfo Romero Hinojosa, Neuchâtel (Suiza). Se recibió el giro que mencionas en tu carta de 15 francos suizos y se distribuyeron 10 para los Viejos y 5 para prensa.

Cañizares Jerome, Puy l'Evêque (Lot). Se recibió tu giro de 2.500 francos y fueron distribuidos tal como era tu deseo. 1.000 por-Viejos y 1.500 para COMBAT y « Umbral ».

G. Escudero, Bruxelles (Belgique). La suscripción de « Combat Syndicaliste » es de seis meses 10 NF, un año 20 NF. De « Umbral », 5 NF, un año 10 NF.  
Panicolet, Panamá. Recibidos tus envíos. Así último.  
José Vidal (Pérpignan (Pyrénées Orientales). Hemos procedido a darte de baja. Tu deuda es: « Combat », 2.000 francos; « Umbral », 1.090 francos. En total, 3.150 francos.  
Pascual Lahoz, St-Claude (Jura). Recibido giro 50 NF para pago prensa hasta 31-12-62, de acuerdo al resto como donativo. El libro que pides está agotado.

## RECORDANDO AL PASADO

« C A va sans dire » que los ideales de referencia son aquellos que despertaron mis inquietudes juveniles y que perduran a pesar de los años y de los desengaños tenidos con hombres y líderes que han defraudado clichés ideales poniéndolos en evidencia en cuanto a sus convicciones y a sus ambiciones, fracasando y demostrando que los ideales que los impulsaban a su ignorancia en unos, el « avance » a alguna su egolatría en otros, y en los de más allá, su carencia de análisis y de espíritu de lucha para la consecución de lo a que decían aspiraban.

# Ideales en declive

por ALBAN ROSELL

« Estruturas » y apoya, todo esto admite y admira el cream, el idioma, el imbecilismo del tiempo presente con tal del menor defecto, de que todo se lo he hecho, sin análisis ni investigación para saber si es conveniente, pues así se ha procurado inexacto para ello, anular al gregario titero con toda facilidad.

mente, de los que sale cuanto se hace en casos materiales y espirituales para una vida decente, racional, digna y noble para todo ser en uso de razón y espíritu de fraternal solidaridad.

# LECOMBAT

## SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Abonnements : 1 an  
Version française .... 5 NF.  
Version fco-espagnole 20 NF.

Rédaction et Administration  
Raymond FAUCHOIS  
39, rue de la Tour d'Auvergne  
Paris (9) C O P 3724-37 Paris  
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)  
Tel. BOT 2202

HUELGAS EN ESPAÑA

# LAS LECCIONES DEL CONFLICTO

NO ha terminado el ciclo de huelgas en España, pese a las afirmaciones de las autoridades franquistas y a las informaciones de la Prensa burguesa. Que amplios sectores industriales hayan recobrado sus actividades normales no niega que muchos persistan en la huelga y otros se sumen a la misma. El campo también se agita, lucha y triunfa, como en estas páginas un compañero andaluz ha demostrado.

Que la protesta de los trabajadores españoles sigue vivaz lo demuestra el que los ecos de la misma no pueden acallarse. Diariamente los rotativos extranjeros se ocupan de la actualidad social de España, cuando hace menos de un trimestre que en los diarios aludidos era completamente ignorada.

De todas maneras, un día las huelgas actuales bajarán el diapasón y quedarán desaparecidas. Por razón que el obrero tenga, holgar no puede hacerlo todos los días, y menos todas las semanas. Para los acudalados un acontecimiento adverso significa una marea en la fortuna, no la pérdida de la misma. Para el trabajador, no aportar salario semanal a casa es la miseria inmediata. En España está permitido derrochar salud en doce horas de

labor diaria, pero no es posible fijar en obrero cifras en libreta de caja de ahorros. Con huelga o sin ella, lo importante de la gesta de los obreros hispanos es, primero: el reconocimiento forzado del derecho de huelga; segundo, el mejoramiento conseguido en los salarios; tercero, el fracaso rotundo de la organización oficial e impuesta a la C. N. S., más conocida por sindicatos verticales, y cuarto, la revalorización evidente de la personalidad obrera frente a una situación fascista.

Para nosotros es importante recoger estos datos — ciertamente preciosos — que corroboran la tesis nunca desmentida de que da emancipación de los trabajadores de ser obra de los trabajadores mismos. Cuando en todos los países del mundo el obrerismo se sostenió sobre la base del tinglado del Mesías, es decir, cuando los productores organizados desconsideran su esfuerzo personal para entregarse a los buenos oficios de la abogacía sindical y política, es bueno que surjan multitud de proletarios capaces de luchar por su cuenta contra un enemigo considerado «imbatible» a causa de la única guerra hitleriana ganada y de una fuerza capitalista nacional garantizada por los servicios armados y «persuasivos» del Estado.

El pueblo trabajador español ha sabido desvanecer, con actos relevantes, la tesis de que el franquismo era la única institución existente en España y de que sin Franco y la Iglesia en nuestra tierra no podía darse un paso. Pese al terror de una terrible represión sufrida, pese a la inexistencia de sindicatos obreros por madurar se le ha autoajado los centros mayores de producción y se han paralizado. El espíritu libertario, tan caro a los totalitarismos, no ha perdido en España, y por la misma razón de madurez social de los españoles, mucho menos ha cuajado el sen-

tido fascista en la sociedad española. La prueba la evidencian la negativa de la juventud a ser «franquistizada» y el coraje antifranquista de los supervivientes de la guerra. Pese a lo que de deprimente se diga, la moral libertaria de los españoles permanece, no importa si con sacrificios o sin ellos apenas. El diálogo, Franco no ha conseguido establecerlo con el pueblo, al cual ha dirigido un «justificado» mediante el hambre y las armas. Contrariamente, la disputa ha existido; muros y tenaces los españoles del sud y del tajo; chillón y baratero el tirano desde el púlpito (sus discursos son sermones de fraile irritado), desde la Prensa y desde su trono del Estado. La lucha está empeñada y, no importando las seguridades que se da el gnomo de El Pardo, el fascismo español terminará por ser vencido.

Porque hay que recalcar que los trabajadores han obtenido victorias robustas, la primera en 1951 con la paralización total de las industrias catalana y vasca, y la segunda al año siguiente con la afirmación valerosa del Primero de Mayo, hecho puntualizado gallardamente en Vasconia y seguido, con convicción y menor fuerza, en toda España. Continuada la prueba obrera en cada fin de mes abrileno, el gobierno franquista terminó por reconocer la efectividad del Primero de Mayo, aunque disfrutando, ridículamente, de fiesta de San José Artesano. Pero la gente, naturalmente, no se engaña.

Ahora, con motivo de las recientes huelgas y de las que aún existen, el derecho de huelga ha sido reimpuesto sin rezos ni popularidad. Con tanto acierto, que la Iglesia, vacilante a causa de sus muchas culpas, ha tratado de ser simpática a los huelguistas en un apuro de doble juego. No es exacto que la Iglesia haya producido estas huelgas, y es cierto que ha tratado de canalizarlas en



LIBETAD, versión Pacoamericana.

su beneficio. Lo que ocurre es que la Iglesia está catalogada como una de las fuerzas enemigas del pueblo, y si en los países extranjeros los emulos del Papa pueden conseguir obreros que vayan a misa y que conviertan los sindicatos en sucursales de la Sacristía, en España no puede ocurrir lo propio habiendo sido el clero incondicional de la burguesía y parte causante de la tragedia del 18 de julio de 1936.

Que nadie de nosotros confíe en la sinceridad católica de nuevo año. Es una necesidad preteritoria de la Iglesia hacernos creer que el clero es un ser humano que ese canto de sirena, o padre nuestro «asociado» de los curas, ordenados de atraer las ovejas obreras descarriadas (todas) al templo que dicen de Jesucristo. Seríamos tontos de remate los exiliados si a estas alturas confiáramos en la bondad de corazón del presbiterio hispano. Sin ilustración liberal ni sindicalista, en el interior los trabajadores generalmente repudian contacto con la gente ensotada, y aún nos será permitido afirmar que no ha habido huelga general de todos los oficios en Barcelona y su provincia a causa del celo existente en los medios proletarios de que el esfuerzo de lucha de los trabajadores se lo atribuyan los sa- cristianos. Ya hay bastante peligro de que en las contiendas entre el capital y el trabajo se atribuyan la mayor aportación los comunistas con el desparpajo que les caracteriza. No se piensa, entonces, caer a la candidez de luchar por el pan del hogar y por la dignidad del hombre, en fin de cuentas para apuntalar la moral de un país que, desde 1936, los poseedores que nunca, un hecho cierto satisfactorio: El trabajador español de nuestros días lucha y conquista por esfuerzo propio. No concurre en él un exceso de ideas. Pero sabe proceder, y está, por el momento, es suficiente.

comfortablemente sostenida a costa de lo que sea.

Empero, a pesar de las rabiosas oposiciones que tanto la buena ciencia como el anarquismo reciben al suceder de los días ardientes de entusiasmo creador, la sociedad ha vibrado y aún vibra con su presencia. Nadie ha podido sustraerse a semejante acción liberadora. Ni las instituciones, ni los individuos. Todos han sido arrastrados por el torbellino de la nueva era que debe conducirnos a las mayores alturas y a las profundidades más hermosas y a las profundidades más hermosas de los mártires, los precursores y los sabios que en el mundo han sido, siempre y cuando la ciencia no degenera y se convierte definitivamente en enemiga declarada de la libertad.

Mientras tanto, nadie puede sustraerse al impulso hacia adelante, hacia adentro y hacia arriba, el mismo que la ciencia y el anarquismo en actividad purificadora y creadora significan con su acción y pensamiento mancomunados.

Los privilegiados han comprendido que para detener el avance liberador de la ciencia es preciso destruir sus acáticas esencias; que para ponerla al servicio de la guerra, la esclavitud y la miseria, no les queda más recurso que desnaturalizarla, y en gran parte y por desgracia, así lo han hecho sus serviles instrumentos. Pero, ¿es posible destruir la verdadera ciencia? Creemos que no. Porque la ciencia es la vida misma, manifestándose perenne; porque la ciencia esclava no conduce al más espantoso desastre y quizás sí a las desaparición de todo y de todos, incluso de los organizadores del dominio del hombre por el hombre. Y no vemos, en resumidas cuentas, el beneficio que sacarían los privilegiados con suicidarse, ellos que tanto amas las delicias del banquete de la vida.

«No sería mejor y más factible a la larga aceptar la ciencia con conciencia y libertad puestas al servicio de la humanidad, que la muerte por desintegración? Ese es el problema al cual nos ha conducido el enorme impacto de la ciencia sobre la sociedad autoritaria, choque que todos podemos constatar hasta en los más simples detalles de cada día en todas partes: O se acepta la ciencia con conciencia o la ruina será general. Retrosceder ahora es imposible o como diría Ovidio: *Au non tentaris aut perire*. O no comenzar una cosa, o comenzada, llevarla a término».

COSMES PAULES

# DIRIGENTISMO Y ANARQUISMO

IMPONER directivas y exponer ideas tendentes a que cada uno se oriente por sí mismo, son concepciones tan opuestas que nadie entre nosotros debiera confundir. Y sin embargo, ya sea por falta de plumas capaces de clarificar nuestros problemas o por la caída vertical de corrientes burocráticas en la charca política y dictatorial con nefastas repercusiones en nuestros medios, las equívocas interpretaciones de las ideas están causando en el movimiento de finalidad anarquista un estado de confusión acaso jamás registrado en su historia.

La diferente interpretación de las ideas que en todo tiempo dieron y darán lugar a polémicas, no es lo que motiva el actual estado de confusión sino más bien las diferentes posiciones fijadas en nombre de las mismas ideas. La polémica entre Marx y Bakunin en la AIT es para el caso ilustrativa. Ambos colosos del pensamiento, a pesar de su mucho saber y afán de lucha no pudieron entenderse porque entre una idea acuatadamente autoritaria y una idea claramente antiautoritaria, no hay reconciliación posible. Muchos fueron los compañeros que no comprendieron la acertada posición de Bakunin. Y ello tenía lo menos una explicación, porque las teorías marxistas no habían sido sometidas a prueba. Pero después de la amarga experiencia que del marxismo tenemos, seguir confundiendo anarquismo con marxismo u otra concepción dirigista, no hay razón ni explicación que lo justifique.

Otra polémica de trascendental significado fue la sostenida entre Malatesta y Manente en el Congreso anarquista de Amsterdam en 1901. Manente, líder de la CGT francesa, que se pretendía anarquista, defendió el sindicalismo «neutro», el sindicalismo que se basta a sí mismo. Al que replicó Malatesta y otros muchos: que un hombre o un movimiento que aspira a orientarse a sí mismo, no puede prescindir de una idea que le sirva de aspiración y elemento de educación para avanzar más allá de las condiciones y tiempos en que vive.

La obra negativa del sindicalismo que se basta a sí mismo está hoy bien a la vista. Y sin embargo abundan entre nosotros los que, cubriéndose con la etiqueta anarquista, defienden dicho sindicalismo, lo que los coloca en el lugar del líder dirigista, éste, que está más cerca del vulgar político o del dictador que del anarquista. La mejor prueba de ello la dan la CGT en Francia y la Federación del Trabajo en Italia y otras que del dirigismo sindicalista pasaron al dirigismo dictatorial moscovita sin dificultades. Y las Trade Unions y otras similares, a la vulgar política del control y del Estado.

## FORMULAS VIEJAS CON ETIQUETA NUEVA

Nombrar las ideas con apelativos improprios, si bien es un inconveniente para la buena comprensión de las mismas, no es el peor obstáculo. Lo peor son las segundas intenciones que se persiguen. En ardorosas polémicas socialistas, comunistas y sindicalistas, cuando con ellos se podía hablar, a las ideas anarquistas las indicaban por su nombre y decían encontrarlas justas, pero que para que pudieran llegar a realización debían pasar por los sistemas de transición que ellos señalaban. Y en cuanto a que dichos sistemas no se habían experimentado, a lo menos se les podía escuchar. Pero después que se ha probado que los sistemas de transición evolucionan en sentido regresivo a las ideas, dicho argumento resulta falso y sus empeños pregoneros unos impostores. Y debemos afirmar una vez más que, en la realización de nuestras concepciones no debemos aceptar intermediarios ni más etapas que las que le oponen toda suerte de corrientes y fuerzas regresivas a su desarrollo.

En los tiempos en que las citadas polémicas se libraban con enemigos declarados o historiadores de talla, B. Croce en su Historia del siglo XIX reconoce la influencia que ejercen las ideas anarquistas en el curso de los acontecimientos, y mal se podía creer que hoy fueran llamados anarquistas quienes, con diferente

dialectica, quisieran justificar etapas prefabricadas al igual que los citados adversarios, anteponiendo a las ideas anarquistas las doctrinas sindicalistas, el «socialismo libertario», el «especificismo», y aún los hay que quieren hacernos pasar por lo democrático, y para que no falte nada, lo democrático industrial. Se comprende que tras de cada término hay un propósito, un programa, y si lo explicáramos sabríamos a qué atenernos. Pero se lo callan. Y si dan explicaciones resultan más incomprensibles que la virginidad de María después del parto. La mejor prueba del estado de incomprensión la da el estado de disociación existente entre los inventores de los citados epítetos. Y si ello pudiera atribuirse a ignorancia no habría por qué perder esperanzas, pero se da el caso de que los que nombran las ideas con epítetos tan confusos, se dicen los mejor enterados. Y veamos una prueba de tantas:

En la Conferencia o Congreso realizado por la SAC en 1956, al tratar de hallar nuevos derroteros, en lo esencial de una resolución se dice: «La Conferencia auspicia la investigación, la propaganda con métodos apropiados para difundir ideas de

una democracia industrial». No hay nada que objetar a la S. A. I., en busca de tales derroteros después que se separó de la A. I. T. Pero es el caso que esta resolución es reproducida por el Boletín de noviembre de 1961, editado por la Comisión Internacional de Relaciones Anarquistas, sin comentarios.

Así que a la democracia a secas, a la socialdemocracia, a la democracia popular, a la democracia cristiana, a la democracia orgánica, se agrega la democracia industrial. Y después de que un dictador como Perón es elegido democráticamente, sin violar las disposiciones de sufragio universal, sería hora de que alguno de los pregoneros de dichas democracias explicara el alcance y contenido de las mismas. Viejas publicaciones que en sus buenos tiempos se ocupaban de clarificar tan oscuros problemas, hoy prefieren ocupar sus columnas con teorías incomprensibles. Y este confuso estado de cosas — si no queremos que la luz se apague — llegó el momento de hablar alto y claro para saber quiénes somos y cuántos somos.

S. FERNANDEZ

# Juana de Arco

por Angel SAMBLANCAT

EN el torquemado, con que los «emiliosos» ingleses se parricaron en Ruán a la chier de Domremy, no suelen los autores que reportan la cuchi-panda (Voltaire, A. France, B. Shaw, Claudel, Peguy, etcétera), conceder bastante bulto a ciertos detalles del tragidramo que lo tienen montuoso y monstruoso. Se pretende haber hecho torres de hornachada de la notable criatura; condenándola a rescoldo por hereje, relapsoida, idólatra, apostata y sortilega. ¡Echa méritos de horca!

Y todo ese montaje de oficio de le, es un tinglado de película, como unos Urales.

La verdad es que la púbera en acción evoca el retrato borraclano de Aquiles: impigre, furbundo, ni sombra de exorable, acerbo. O sea; un rayo en lo peleon, una tempestad en la marcha, un trueno continuo en explosión frente al enemigo. No nos inflaman las mujeres guerreras; pero, ésta se trae un garbo particularmente seductor.

A Juana se le sumó y sumó por rebelde al lordismo de la libra, después de Crecy y de Avincourt.

Los colonistas del clitorio habían instalado su primera India en Francia, para vivir de los esclavos, del opio, de las timbas, de la mandanga minionera, del whischo del fut y de unas conocidas atracciones de cabaret. Sin excluir la democrática salazón y el parlamentario saltimbriquis.

Tenían ya su *king* en los Parises. Era suyo el pastizal normando. Vendíabam el vino del Oeste. Y, ahora, iban por el encanto de encantos del Loire y su rico valle; por el moscalet de las aquitanas, de Provenza y el languedoc. La Francia francesa o no inglesa, casi no tenía ya las cuatro puntas de una mascada, el vuelo de una toquilla.

Y este ajedrez de aprovechados confiteros, es el que la Pucela frustró en Orleans, en Patay y en Reims; haciendo prisionero al propio Talbot, que necesitaba las 10 libras diarias de rosbif de Milón de Cretona y era un carnero de Mongolia en el topón.

Has que la propia Juana cae en cautividad de Juan de Luxemburgo en Compiègne, en el castillo de Cochin en Cauchón, nombra treinta jueces instructores, para enloquecer con sofismáticos interrogatorios a la persiguída, acusándola de yerbera, gisera y santera.

La Universidad de París, mudea al servicio incondicional, meca de los dosidos del invasor, se supera igualmente a sí misma en servilidad claustral y en profesoral baja y bejunería. Es una fiel criada y sisadora 'e si amo.

El mitrongo de Beauvais, manigancador de la mesa de zapatero de inconsiderados e irresultandos de la causa, y que para camuflar que es un cerdo ha transformado su apellido Cochón en Cauchón, nombra treinta jueces instructores, para enloquecer con sofismáticos interrogatorios a la persiguída, acusándola de yerbera, gisera y santera.

«España, vendedora de barcos... Con tal de que no se venda el mar...»

«Franco ha cedido al rey de Marruecos el palacio del Monte, de Tángier.»

«Para completar el obsequio sólo falta que le regale Ceuta y Melilla.»

«La película «55 días en Pelina» va a ser rodada en Madrid.»

«Si nos toman por chinos, que a Franco le llamen Mao.»

«En Lloret de Mar, pueblo de la costa catalana, hay 130 hoteles para alojar turistas. Sólo los Lloretenses no saben dónde cobijarse.»

«La hija del general Franco ha sido adoptada por el Ayuntamiento de Madrid.»

«Si la pobre estaba abandonada, bien hecho.»

«El S. S. Eichmann, uno de los responsables del asesinato de seis millones de judíos, ha sido ahorcado en Israel.»

«Y dice que a sus verdugos les dio instrucciones de cómo se cumple el oficio.»

«Degrelle amenaza desde su refugio de España con reimplantar su terrorismo en Bélgica, añadiendo que se encuentra en buenas condiciones para ello.»

«No creemos. ¡Con lo que habrá aprendido de sus amables acogedores!»

«¡Oh, generosa Franconia, que has convertido a los Degrelle y Von Klausen en Sánchez, Gutiérrez, y López! ¡Mejor patriotismo... fascista no cabe!»

Con celo policial insta al regente inglés Bedford, a que le sienta la mano al marimacho impudico — desdeshonor de su sexo; en una carta, que dirige a la citada autoridad, poniéndola a su disposición para cualquier canallada y dándole tratamiento de Alteza; llamándole muy soberano y omnipotente príncipe y nuestro muy temido y caballero señor; ante el cual arrastra la catedral — togas, birretes, mucetas y demás garrambaldas de gambetos y hopalandas del carnaval académico, no más acojado.

Pero, los más cínicos de la compañía de comparsas, son los ángeles custodios de la citada autoridad, en el castillo-prisión de Ruán.

Juana, ni en la desgracia que la oprime, cambia, para inspirar compasión, su traje de campaña por toallitas femeninas enguizantes: pelos largos, polveo facial, pintura y molinos de mona.

Para repeler los simientes asaltos a su pudor, de la consistera guardiana, tiene que dormir vestida y bien atada y atacados los pantalones a la cintura.

Las bestias brutas que la vigilan no la desahoran un momento: ni para asearse, ir al baño y hacer sus abluciones.

Su doncella obsesiona a la violencia de profesión, que ha jurado que no puede ir intacta al suplicio la virgen, y que no irá sin que ellos la mauculen.

Los conatos de ofensiva, verbales y de obra, se repiten continuamente. Más de una vez su inocencia tiene que pedir socorro al conde de Warwick contra el acoso de la partida de lobos, que inatentos a sus gritos, se le agarran a mordidas y a zarpaos a la coraza de la vestimenta hombruna.

Ni ante el crucifijo y las invocaciones a santa Catalina, se reportan aquellos micos de jaula, que a estradas y achuchones tienen ya hecho un «jeu de paumes», enfrentada y afrentada a la moqueta.

Así que, expugnados por la fuerza boca y pechos, la pira resulta para la corajuda mártir una dichosa liberación.

«España, vendedora de barcos... Con tal de que no se venda el mar...»

«Franco ha cedido al rey de Marruecos el palacio del Monte, de Tángier.»

«Para completar el obsequio sólo falta que le regale Ceuta y Melilla.»

«La película «55 días en Pelina» va a ser rodada en Madrid.»

«Si nos toman por chinos, que a Franco le llamen Mao.»

«En Lloret de Mar, pueblo de la costa catalana, hay 130 hoteles para alojar turistas. Sólo los Lloretenses no saben dónde cobijarse.»

«La hija del general Franco ha sido adoptada por el Ayuntamiento de Madrid.»

«Si la pobre estaba abandonada, bien hecho.»

«El S. S. Eichmann, uno de los responsables del asesinato de seis millones de judíos, ha sido ahorcado en Israel.»

«Y dice que a sus verdugos les dio instrucciones de cómo se cumple el oficio.»

«Degrelle amenaza desde su refugio de España con reimplantar su terrorismo en Bélgica, añadiendo que se encuentra en buenas condiciones para ello.»

«No creemos. ¡Con lo que habrá aprendido de sus amables acogedores!»

«¡Oh, generosa Franconia, que has convertido a los Degrelle y Von Klausen en Sánchez, Gutiérrez, y López! ¡Mejor patriotismo... fascista no cabe!»

CHISPERO

# Ciencia y anarquismo

LA ciencia y el anarquismo se complementan y su destino marcha al unisono. La una sin el otro no puede cumplir su verdadero cometido. Cuando la ciencia deja de ser libre nos conduce al caos; el anarquismo no puede dejar de serlo sin negarse.

Nadie mejor que los anarquistas comprenden esta realidad. Resulta constructivo y elocuente que también la totalidad de los científicos bajasen de las nubes del autoritarismo, en las cuales retozan en gran número. Entonces la humanidad se salvaría, porque la ciencia y el acratismo realizarían su maravillosa obra de libertad y bienestar igualitario. El actual distanciamiento de estas dos corrientes liberadoras del hombre — a consecuencia, claro está, del empujamiento de algunos seudo-científicos — nos obliga a continuar machacando en el yunque de los malos científicos. Y así como ellos se entalgan en los brazos siniestros del Estado y del Capitalismo en todas

sus formas, con el fin de medrar a costa de los ideales prácticos y de la ciencia experimental humanizada, mayor ha de ser la entereza de los anarquistas por impulsar las ideas por los claros caminos del anticlericalismo y del anticapitalismo estatal.

Cuando la ciencia apenas existía en la Edad Media y en su lugar imperaban la ignorancia, el fanatismo, la magia, la brujería y la religión, el anarquismo era también una aspiración secreta. Ninguno de los flujos de estímulo dignificador tenía ambiente propicio entre el abuso y el crimen de lesa humanidad, donde sólo dominaban los feroces guerreros, los señores de horca y cuchillo, y los diferentes sacerdotes sectarios, quienes hacían de su casa un santuario con vida hacienda de todo el conjunto laborioso de aquellos tiempos.

Luego, por causas muy largas de enumerar, la ciencia surgió entre tanto dolor y esclavitud. ¿Quién fue primero en florecer radiante, el anarquismo o la ciencia? Cómos que combinaron para reaparecer sobre la faz de la tierra y se desarrollaron rompiendo barreras de fanatismo y clarificando el fondo de los sentimientos y el pensar de los seres racionales que todavía no habían perdido su condición de humanos.

Y así avanzamos hacia días mejores para todos, días tan increíblemente superados en comparación con los tiempos idos que muchos dudaban — la fe es adjudicada exclusivamente a los mitos — y combaten la creencia en las estupidas cualidades del hombre y la mujer liberados de toda opresión mortificadora. Y todas las escuelas dominadoras afirman con orgullo: El hombre es malo como una aberración burda materia sin reivindicación posible. Necesario es el látigo que le haga producir la última gota de sudor y sangre. (Para beneficio de privilegiados, naturalmente). O aprueban en lo más íntimo el grito de Millán Astray en Salamanca: «¡ Viva la muerte! » « ¡ Muera la inteligencia! » Y el « ¡ Vivan las caenas! » es repetido a coro por los ignorantes que aspiran a una holganza bien nutrida y

Le Gérant responsable  
R. FAUCHOIS  
Imprimerie des Gondoles  
4 et 6, rue Chevreul  
Choisy-le-Roi (Seine)

EN TOURS  
**MITIN**  
DE ALIANZA SINDICAL

Para el día 10 de junio de 1962, a las nueve y media, en la sala «Avenir», rue de la Mairie La Riche.

Tomarán la palabra los compañeros: ARSENIO GIMENO, por la U. G. T., y RAMON ALVAREZ, por la C. N. T., bajo la presidencia de la sindical francesa C. G. T.-F. O.

Por la tarde, en la misma sala, a las quinque y media, se celebrará un Festival a cargo del Grupo Artístico «Aurora», de S. I. A. de Orleans, con el programa que damos a continuación: Representación del drama social PREJUICIOS, escrito por José Oliver. En segunda parte, el sainete cómico «Coba fina».

El beneficio será para nuestros compañeros que en España luchan en pos del bienestar y la libertad del pueblo.

Espanoles, todos que residís en la región, acudid a los dos actos para demostrar nuestro repudio a Franco y a Falange, que se apoyan en la Iglesia y en el militarismo.

## CRONICA EXPRES

# ¡QUE IGNOMINIA!

ME ENCIÓN a Santiago Suria en crónica «Babel-Que» en tener conocimiento del asinato. El compañero Fabián ireia me ha leído lo que escriben «Espoir» Federica.

«Qué ignoma!  
«Un compaño tan servicial y tan bueno!  
«Un militan tan sencillio!  
«Un cenestidán acérrimo!  
«Por distrib' nuestra Prensa en Bab-el-Que en el Bar García!

«Ocupábase nuestras publicaciones y dár recados a la diversidad de pañoles, refugiados de la mayoría.»

En el Bar García, Suria era una institución con tanta o más personalidad que el dueño del establecimiento.

Toda la enación le conocía y apreciaba, y en todavía, de forma, reside en Argel desde 1939 y por ello, carne apetecida por la fi fascista.

Admonición recibidas bajo pena de muerpaa evitar toda propaganda tra. Franco, de las que Suria hizo caso.

La O. A. S. fue por él y cuando lo tuvo en sus garras le asestó el golpe criminal que hubo de costarle la vida.

Crimen nefando.  
Operación ínicua, sin la excusa siquiera de la venganza.

Eliminación estúpida, ordenada por directivos de crímenes a destajistas de sangre.

Una muerte hecha fácilmente, con el cigarro en la boca, entre burlas macabras, lo propio que cuando matan a un animal cadero...

Ocurrió después ensacarle con la pequeña joroba y escribir, tal vez con su sangre, las siglas O. A. S., acompañadas de una carcajada.

Si en esta era de crímenes fuera posible grabar las de la Confederación Nacional del Trabajo, que son las suyas verdaderas, ellas le harían compañía en el reposo eterno.

Santiago Suria estuvo en la brecha, está en la brecha, pero no se sabe dónde.

El que lo sepa, que haga el favor de llevarle una flor de mi parte.

PUYOL